ZEMIRE ET AZOR,

COMÉDIE-BALLET,

EN QUATRE ACTES ET EN VERS,

Mêlée de Chants & de Danses.

Les Paroles sont de M. MARMONTEL. La Musique de M. GRETRY.

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,

Chez N. B. DUCHESNE, Libraire, Rue S. Jacques, au-dessous de la Fontaine S. Bénoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXVII.

ACTEURS.

AZOR, Prince Perſan, Roi de Kamir, d'abord ſous une forme effrayante.

SANDER, Perſan, Négociant d'Ormus.

ALI, Eſclave de Sander.

ZEMIRE, } Filles de Sander.
FATMÉ,
LISBÉ,

UNE FÉE.

Troupe de Génies & de Fées.

La Scene eſt en Perſe, alternativement dans un Palais de Fée, & dans une Maiſon de campagne très-ſimple, ſur le Golfe d'Ormus.

ZEMIRE ET AZOR,

COMÉDIE-BALLET.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SANDER, ALI.

SANDER.

Quelle étrange aventure ! un palais éclairé,
Meublé, richement décoré,
Où je ne rencontre personne.

ALI, *avec frayeur.*

Monsieur, délogeons prudemment.
Il n'y fait pas bon je soupçonne...

SANDER.

Quoi donc ?

ALI.

Que tout ceci n'est qu'un enchantement.

SANDER.

Un enchantement soit. Au milieu d'un orage,
La nuit, dans un bois ténébreux,
Nous sommes encore trop heureux
De trouver cet asyle.

ALI.

Auriez vous le courage
D'y passer la nuit ?

SANDER.

Pourquoi non ?

ALI.

Monsieur, prenez-y garde.

SANDER.

Bon!

Qu'as-tu peur? si quelqu'un dans ce palais habite,
Il nous y reçoit assez bien.

ALI.

Et si c'est un Génie?

SANDER.

Hé bien!

ALI.

Croyez-moi partons au plus vite.

AIR.

L'orage va cesser *
Déjà les vents s'appaisent;
Les voilà qui se taisent.
Partons sans balancer.
Ce n'est plus rien, rien qu'un nuage;
Dont le ciel se dégage.
Cela ne peut durer;
Le tems va s'éclairer.
Vos filles vont passer
La nuit à vous attendre;
La frayeur va les prendre;
Pourquoi les délaisser?
Vous les aimez d'amour si tendre!
Pourquoi, pourquoi les délaisser.
L'orage va cesser, &c.

SANDER.

Que dis-tu; l'orage redouble.

ALI, *à part.*

Il a raison.

SANDER.

Comment retrouver mon chemin?

ALI, *vivement.*

Je vous menerai par la main.

SANDER.

Nous sommes bien: passons ici la nuit sans trouble.

ALI, *avec frayeur.*

Sans trouble!

SANDER.

Au point du jour nous partirons demain.

AIR.

Le malheur me rend intrépide.
J'ai tout perdu, je ne crains rien.
Et pourquoi serois-je timide?
Pour moi la vie est-elle un bien?

* *L'accompagnement contrarie les paroles.*

Je suis tombé de l'opulence
Dans la misere & dans l'oubli.
Un vaisseau, ma seule espérance,
Dans les flots est enseveli.
Le malheur, &c.

ALI.

Ho! moi qui n'eus jamais d'autre bien que la vie,
Je n'aime point à l'exposer.

SANDER.

Allons, laisse-moi reposer;
Et dors si tu le peux.

ALI.

Je n'en ai nulle envie.
Dormir chez les esprits! & sans avoir soupé!...
(Une table servie paroît au milieu du Sallon.)
O Ciel!

SANDER.

Qu'est-ce?

ALI.

Monsieur une table servie?

SANDER.

Tu vois: de nos besoins quelqu'un s'est occupé.

ALI, *tremblant.*

Oui, quelqu'un!

SANDER.

Mets-toi là.

ALI.

Vous mangerez?

SANDER.

Sans doute.
Notre hôte est magnifique: il ne ménage rien.

ALI, *en élevant la voix.*

A ce Seigneur-là rien ne coûte.
(plus bas.
Il faut que j'en dise du bien;
Car il est là qui nous écoute.

SANDER.

Mange de ces poulets: ils sont fort délicats.

ALI.

Ah! si je l'osois, quel repas!

SANDER.

Ose, crois-moi.

ALI.

(Il mange.)
Voyons. Encore une aîle. Encore.
Ils sont bons les poulets.

SANDER.

Ne te presse donc pas.

ALI.

Excusez c'est que je dévore.

SANDER.

Comment ! du vin d'Europe ! ah ! c'est pousser trop loin
La magnificence & le soin.

ALI.

Du vin !

SANDER.

Goûte.

ALI.

Ah Monsieur ! cette liqueur vermeille,
Ne peut-être qu'un poison lent.
Mais n'importe. (*Il boit.*) Il est excellent ;
Et dusse-je en mourir, j'en boirai ma bouteille.

SANDER.

He bien ? comment te trouves-tu ?

ALI.

De cet élixir la vertu
Petit à petit me soulage.
De fatigue & d'effroi j'étois presque abattu ;
Mais je sens revenir ma force & mon courage.
(*Il boit.*)
Encore un petit coup. Ah ! le charmant breuvage.

AIR.

Les esprits, dont on nous fait peur,
Sont les meilleures gens du monde.
Voyez comme ici tout abonde.
Quel bon soupé ! quelle liqueur !
Ah ! quelle liqueur !
Les esprits, dont on nous fait peur,
Sont les meilleures gens du monde.
On n'en parle que par envie :
Moquons nous de ces contes vains.
Pour moi, j'en ai l'ame ravie :
Je ne veux pas d'autres voisins.
Avec eux je passe ma vie,
S'ils ont toujours d'aussi bons vins.
Les esprits, &c.

SANDER.

Ali, pour le coup, est un homme ;
Il ne craint rien.

ALI.

Ho ! rien du tout.
A présent je vais faire un somme.
(*Il se jette sur un siege.*)

SANDER.

Voyons quel tems il fait.

ALI, *en s'endormant.*

J'aurois dormi de bout.

DUO.

SANDER.

Le tems est beau.

ALI.

J'en suis bien aise.

SANDER.

Ali ?

ALI.

Je dors.

SANDER.

Il faut partir.

ALI.

Quand j'ai bien bu, ne vous déplaise.
Je veux dormir.

SANDER.

Il faut partir.
Tu dormiras plus à ton aise,
Quand nous serons rendus chez moi.

ALI.

Je dors si bien sur une chaise !
On est ici comme chez soi.

SANDER.

Le jour se leve.

ALI.

Qu'il se couche.

SANDER.

Ali, sans toi je m'en irai.

ALI.

Partez sans moi : je vous suivrai.

SANDER.

Et si quelque bête farouche
Vient t'attaquer ?

ALI.

Je n'ai pas peur.

SANDER.

Ce vin t'a donné du cœur.

ALI.

Ce bon vin m'a donné du cœur.

SANDER.

Allons, ma famille m'attend.
Leve-toi, je l'ordonne, & partons à l'instant.

ALI.

Ah! laissez-m'en du moins prendre encore une dose.

(Il boit.)

SANDER.

Je veux en quittant ce beau lieu,
Avoir de ce prodige un témoin qui dépose.
Ma petite Zémire, en me disant adieu,
Ne m'a demandé qu'une rose;
Je vais de ce rosier en cueillir une.

(Il approche du rosier, qui est sur une console, & il en cueille une rose.)

SCENE II.

AZOR, SANDER, ALI.

AZOR, *sous une forme effrayante.*

HOlà

ALI, *tremblant.*

Ciel!

SANDER.

Que vois-je?

AZOR.

Que fais-tu là?
Et pourquoi me prendre mes roses?

SANDER.

Pardon. Je ne voyois aucun mal à cela;
Et libéral en toutes choses:
Je ne te croyois point jaloux de ces fleurs-là.

AZOR.

Téméraire, ingrat, je te donne
L'asyle, un bon souper, le meilleur vin que j'ai;
Et tu veux que je te pardonne
De me voler mes fleurs! non, je serai vengé.

SANDER.

Tu peux disposer de ma vie.
Je ne la plains, ni ne défends
Des jours si peu dignes d'envie.
Je n'ai regret qu'à mes enfans.

AZOR.

De trois filles, dit-on, le destin t'a fait pere?

SANDER.

Hélas! ce qui me désespere,
C'est de les laisser sans appui.

ALI.

ALI.

Ah ! vous auriez pitié de lui,
Si vous saviez combien ses trois filles sont belles.

SANDER.

Je viens d'Ormus. J'allois y savoir des nouvelles
D'un vaisseau, mon dernier espoir.
Mes filles croyant me revoir
Dans l'opulence, l'une d'elles,
A mon départ, me demanda
Des rubans, l'autre des dentelles ;
Mais la plus jeune leur céda
Toutes ces riches bagatelles ;
Et d'un air tendre & caressant,
Elle me dit en m'embrassant :
» Je ne veux qu'une Rose : elle me sera chere ;
» Plus que le don le plus brillant :
» Et je dirai : c'est à moi que mon pere
» Daignoit penser en la cueillant.

AIR.

La pauvre enfant ne savoit pas
Qu'elle demandoit mon trépas.
Cachez lui bien que cette rose
Est la cause
De mon malheur.
Ah ! pour elle quelle douleur !
Sa tendresse
Qui me presse
De revenir dans ses bras,
Me rappelle ma promesse.
Ah ! pauvre enfant, tu ne sais pas
Que tu demande mon trépas.

AZOR.

J'ai l'ame assez compatissante
Pour me laisser fléchir. Mais il faut que, pour toi,
L'une de tes filles consente
A venir se donner à moi.

SANDER.

Moi ! te livrer ma fille !

AZOR.

Il faut me le promettre,
Ou sur l'heure !...

ALI, *bas à Sander.*

Il est le plus fort ;
Et c'est à nous de nous soumettre.

SANDER, *bas.*

Non. Mais je veux les voir encore, avant ma mort.

(*haut.*)
Malgré le ſort qui nous menace,
J'en donne ma parole ; & je te la tiendrai :
L'une d'elles prendra ma place,
Ou moi-même je reviendrai.

AZOR.

Voilà qui nous réconcilie.
Reprends cette fleur.

SANDER.

Moi !

AZOR.

Reprends-là : je le veux ;
Et qu'elle ſoit pour tous les deux
Le garant mutuel de la foi qui nous lie.

AIR.

Ne vas pas me tromper.
Ne crois pas m'échapper.
Sur la terre & ſur l'onde
Ma puiſſance s'étend ;
Et juſqu'au bout du monde
Ma vengeance t'attend.
Compte ſur mes largeſſes,
Si tu me ſatisfais ;
Sois ſûr que mes bienfaits
Paſſeront mes promeſſes,
Que pour toi mes richeſſes
Ne tariront jamais ;
Mais !
Ne vas pas me tromper, &c.
Choiſis, ou ma colere, ou ma reconnoiſſance.

SANDER.

Je vois trop quelle eſt ta puiſſance,
Pour oſer manquer à ma foi.

AZOR.

Prends y bien garde. Allons, ſuis-moi :
Je vais t'abréger le voyage ;
Et dans l'inſtant même un nuage
Va te porter d'ici chez toi.

ALI, *tremblant.*

Un nuage ! Ah ! permettez...

AZOR.

Quoi !

ALI.

Que je m'en aille à pied.

AZOR.

Pourquoi donc ?

ALI.

Mon uſage
N'eſt pas d'aller ſur un nuage.

AZOR.

Aimerois tu mieux un dragon ?

ALI, *avec une frayeur plus vive.*

Ho ! non. Pour aller de la ſorte,
Je n'ai pas la tête aſſez forte.

AZOR.

Hé bien, tu peux attendre ici ton maître.

ALI.

Non.
Le nuage d'abord m'a fait peur ; mais n'importe ;
Puiſque mon maître y va, j'y puis aller auſſi.

AZOR.

Viens donc.

ALI.

Si pourtant...

AZOR.

Point de *ſi*.

ALI.

Allons, que le diable m'emporte !
Pourvu que ce ſoit loin d'ici.

(Symphonie qui exprime le vol du nuage.)

(Le Théâtre change & repréſente l'intérieur de la maiſon de SANDER.)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FATMÉ, LISBÉ, ZEMIRE, *travaillant à la lumiere d'une lampe.*

ENSEMBLE.

TRIO.

VEillons, mes ſœurs, veillons encore,
La nuit
S'enfuit
Devant l'aurore.

Mes sœurs, voilà bientôt le jour
Jour prospere,
Rends un pere,
Rends un pere à notre amour.

FATMÉ.

Il m'a promis des dentelles

LISBÉ.

A moi des rubans nouveaux.

FATMÉ.

Les dentelles les plus belles.

LISBÉ.

Et les rubans les plus beaux.

ZEMIRE.

Il m'a promis une rose.
C'est la fleur que je chéris.

FATMÉ ET LISBÉ.

Une rose; c'est peu de chose.

ZEMIRE.

De sa main elle est sans prix.

ENSEMBLE.

Veillons, mes sœurs, &c.

SCENE II.

ZEMIRE, FATMÉ, LISBE, SANDER, ALI.

ZEMIRE, FATMÉ, ET LISBÉ.

AH! mon pere!

SANDER.

Bonjour mes enfans.

ZEMIRE.

Quelle joie.
Nous cause votre heureux retour.

FATMÉ.

Le Ciel vous rend à notre amour.

SANDER.

Il permet que je vous revoie.

ALI, *à part.*

Me voilà. J'en suis étourdi.
Les vents sont un fier attelage!
Et je le donne au plus hardi.

ZEMIRE, *à Sander.*

Avez-vous fait un bon voyage?

FATMÉ.

Revenez-vous bien riche?

SANDER.

Hélas! tout a péri.

LISBÉ ET FATMÉ.

Tout a péri !

SANDER.

Dans la misere
Nous voilà retombés.

ZEMIRE.

Mon pere,
Vous n'en serez que plus chéri.

SANDER.

(à Fatmé & à Lisbé.) *(à Zemire.)*
Mes enfans, vous pleurez ! & toi tu me consoles !

ZEMIRE.

Vous-même, vous comptiez si peu
Sur des espérances frivoles;
Nous en avons encore assez, de votre aveu.
Pour être heureux il faut si peu de chose !
L'oiseau des bois comme nous est sans bien ;
Le jour il chante, & la nuit il repose.
Il n'a qu'un nid ; que lui manque t-il ? rien.
J'ai vu souvent, dans la campagne,
Le pauvre & joyeux moissonneur
Folâtrer avec sa compagne,
Et chanter gaiement son bonheur.
Allons, mon pere, allons, courage,
Leur exemple est pour nous une belle leçon !
Ali peut bien lui seul vaquer au labourage ;
Et vous, mes sœurs, & moi, nous ferons la moisson.
Les petits détails du ménage,
Le doux travail du jardinage,
Le soin de garder nos brebis,
Tout cela n'est qu'un badinage.
Le soir dans notre asyle, & le jour à l'ombrage,
Nous trois, auprès de vous filerons vos habits.
N'est-il pas vrai, mes sœurs, qu'un pere qui nous aime,
Nous tient lieu de richesse, & suffit à nos vœux.

LISBÉ.

Oui, ma sœur!

FATMÉ.

Hélas, oui !

ZEMIRE.

Nous pensons tout de même ;
Ne soyez donc plus malheureux.

SANDER.

La pauvre enfant ! qu'elle est touchante !
Sa raison, sa bonté, sa tendresse m'enchante.
Je me suis souvenu de toi.

(à Fatmé & à Lisbé.)

Pour vous deux, je n'ai pu... vous en savez la cause :

FATMÉ ET LISBÉ.

Vous êtes trop bon.

SANDER, *aux mêmes.*

Plaignez-moi.

Toi, Zemire, tu n'as demandé qu'une rose ;
La voilà.

ZEMIRE.

Vous me ravissez.

SANDER.

Oui, qu'elle te sois chere. (*bas.*) Elle me coûte assez.

ZEMIRE.

AIR.

Rose chérie,
Aimable fleur
Viens sur mon cœur.
Qu'elle est fleurie !
Ah ! quelle odeur !
Voyez, ma sœur,
Qu'elle est fleurie !
Que ses parfums ont de douceur !
Des mains d'un pere
Qu'elle m'est chere !
Quoi ! j'occupois mon pere absent !
Ah ! que mon cœur en est reconnoissant !
C'est à moi, c'est à moi que s'adresse
Cet amour, cet excès de tendresse !
Bonté touchante !
Soin qui m'enchante !
Bonté touchante !
Don ravissant !
Rose chérie,
Aimable fleur,
Viens sur mon cœur
Puiser la vie.
Viens du moins mourir sur mon cœur.

SANDER.

Vous avez, mes enfans, veillé toute la nuit ;
J'ai besoin de repos moi-même.
Venez, embrassez-moi. (*à part.*) Ciel ! où m'as-tu réduit.

(*Fatmé & Lisbé se retirent ; Zémire reste, observant son pere, qui se jette sur un siege, accablé de douleur.*)

SCENE III.

SANDER, ALI, ZEMIRE.

ZEMIRE, *à part.*

Comme il est affligé !

SANDER, *l'appercevant.*

Va-t-en.

ZEMIRE.

Non, je vous aime
Plus que ma vie, & je ne puis...

SANDER.

Va-t-en. Dans l'état où je suis...
Laisse-moi.

ZEMIRE.

D'où vous vient cette douleur extrême ?

SANDER, *bas.*

Que lui dirai-je ? *(haut.)* Va, ce n'est rien.

ZEMIRE.

Ce n'est rien.
Non, votre cœur ne peut se dérober au mien.
Avant que d'avoir l'espérance
Que ce vaisseau vous fût rendu,
Vous étiez consolé de le croire perdu.
Aujourd'hui, quelle différence !
Triste, abattu, découragé,
Mon pere ! en quel état vous êtes ?
Dites-moi vos peines secretes,
Et vous en serez soulagé.
Est ce à votre pauvre petite,
Qui vous aime si tendrement,
Que ce cœur devroit un moment.
Cacher le trouble qui l'agite ?

SANDER.

(Elle s'éloigne.)

Laisse-moi... Je l'afflige, il faut la consoler.
Viens, embrasse ton pere avant de t'en aller.

ZEMIRE.

Mon pere !

SANDER.

Allons, va-t-en. Va reposer, te dis-je.
(Il sort.)

ZEMIRE, *à part.*

Non, je le suis. Je veux savoir ce qui l'afflige.
Son silence me fait trembler.

SCENE IV.

ALI, *seul.*

JE crois rêver ; je crois être en délire.
De ma frayeur je ne suis point remis.
Mon pauvre maître ! il a promis ;
Et le moyen de s'en dedire ?
Voilà pourtant, sans y songer,
Ce que l'on gagne à voyager.

AIR.

Plus de voyage qui me tente.
Je veux mourir vieux, si je puis.
Je ne serai plus qu'une plante ;
Et je prends racine où je suis.
Passe encore pour aller sur terre :
C'est un plaisir quand il fait beau.
Passe encore pour aller sur l'eau :
Quoique je ne m'y plaise guere.
Mais voyager sur les nuages ;
Et voir là-bas, là-bas, là bas,
La terre s'enfuir sous ses pas !
Cela dégoûte des voyages.
La tête tourne d'y penser.
Je ne veux plus recommencer.

SCENE V.

ALI, ZEMIRE.

ZEMIRE.

ALi, mon cher Ali, dis-moi ce qu'a mon pere ?
Son silence me désespere.
Il mêle à ses embrassemens
Des soupirs, des gémissemens
Qui remplissent mon cœur des plus vives alarmes.

ALI, *à part.*

Allons nous en.

ZEMIRE.

Quoi ! tu me fuis !

ALI.

Ho ! moi, je ne sais pas résister à des larmes.

ZEMIRE.

Cher Ali, prends pitié de l'état où je suis.
Daigne me confier les peines de ton maître.

Je les adoucirai peut-être ;
Je les calmerai, si je puis.

A L I, *à part.*

L'aimable enfant ! quel dommage,
D'être mangée à son âge !
Il n'en feroit qu'un repas.

Z E M I R E.

Que dis-tu là ?

A L I, *à part.*

Non, je gage
Qu'il ne la mangeroit pas.
Ecoutez. Il est sûr que sans votre assistance,
Votre malheureux pere est un homme perdu.

Z E M I R E.

Mon pere ?

A L I.

Il m'a bien défendu
De vous en faire confidence ;
Mais il ne s'agit pas ici de reculer,
Ni de vous rien dissimuler,
Cette nuit dans un bois...

S A N D E R, *sans se montrer.*

Ali !

A L I.

Je crois l'entendre.
Oui, c'est lui-même. Allez m'attendre.

Z E M I R E.

Ah ! tu m'en as trop dit pour ne pas achever.

A L I.

Allez. Je vais vous retrouver.

S C E N E VI.

S A N D E R, A L I.

S A N D E R, *à part.*

Plus de repos pour moi. Le trouble qui me presse...
(*à Ali.*)
Tu ne dors pas ?

A L I, *tristement.*

Moi ? non.

S A N D E R.

Et ces pauvres enfans ?

A L I.

Elles reposent.

SANDER.

Leur tendresse
Me fait un mal !... je te défends,
Encore une fois, de leur dire,
Où je vais, ni quel est le malheur qui m'attend.

ALI.

Quoi ! vous allez !...

SANDER.

Ce soir.

ALI.

Cela presse-t-il tant ?

SANDER.

Une table, je veux écrire.
Laisse-moi.

SCENE VII.

SANDER, *seul.*

JE suis si troublé !
Du poids de ma douleur je me sens accablé.

RECITATIF *obligé.*

(Il écrit.)

Je vais encore faire un voyage,
Bien long peut-être ! ô vous, que je laisse au milieu
Des écueils de votre âge ;
Veille sur vous le Ciel !... jouissez en ce lieu
Des douceurs d'une vie obscure, honnête & sage...
Aimez vous, aimez moi. Je vous embrasse. Adieu.
Me voilà plus tranquille. Il faut que je dépose
Cette lettre en main sure. Ali !... mais il repose.
Ce soir avant que de partir,
Il suffira que je la laisse.
Je suis abattu de foiblesse,
Et je sens malgré moi, mes yeux s'appesantir.

(Il sort.)

SCENE VIII.

ZEMIRE, ALI.

DUO.

ZEMIRE.

JE veux le voir, je veux lui dire
Que c'est à moi de m'offrir au trépas.

ALI.

Ah ! Zémire,
Parlez plus bas.
Il vous entend : parlez plus bas.
Que j'ai mal fait de vous le dire !
Voila, voilà comme je suis :
Je veux me taire & je ne puis.

ZEMIRE.

Que pour moi mon pere expire !
Non, je ne le souffrirai pas.
Je veux le voir : je veux lui dire,
Que c'est à moi de m'offrir au trépas.

ALI.

Ah ! Zémire,
Parlez plus bas.
Il vous entend : parlez plus bas.
Il veut partir sans vous le dire.

ZEMIRE.

Sans me le dire, il veut partir !
Non, non, je n'y puis consentir.
Je veux le voir ;
C'est mon devoir.

ALI.

Vous l'allez voir.
Au désespoir.

ZEMIRE.

Hé bien sois mon guide toi-même.
Vers ce palais conduis mes pas.

ALI.

Qui ? moi ! vous mener au trépas !
Trahir un pere qui vous aime !
Non, non.

ZEMIRE.

Cruel ! ne vois-tu pas
Que je le dérobe au trépas ?
Veux-tu le voir périr lui même.

ALI.

Non, non, non, non, je n'irai pas.
(à part.)
Et je tremble aussi pour moi-même.

ZEMIRE.

Cher Ali ! mon pere repose.
C'est le moment : conduis mes pas.

ALI.

Non, non, je n'ai garde ; *(à part.)* & pour cause.

ZEMIRE.

De son malheur je suis la cause,
Je dois le sauver du trépas.

ALI.

Non, non, non, non, je n'irai pas.

ZEMIRE.

Tu n'as jamais aimé ton Maître.

ALI.

Je l'aime, hélas! il le sait bien.

ZEMIRE.

Si tu l'aimes, fais le connoître.
Le tems nous presse; vien.

ALI.

Non.

ZEMIRE.

Vien.

ALI.

Je n'entends rien.

ZEMIRE.

A tes genoux
Que j'embrasse...

ALI.

Ah! de grace!
Levez vous.
(*à part.*)
Ma foiblesse va me prendre.

ZEMIRE.

A mes pleurs il faut te rendre.
Si nous tardons, il est perdu.

ALI, *à part.*

Je m'attendris, je suis rendu.

(*Le Théâtre change, & représente le sallon du palais d'Azor.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

AZOR, *seul.*

Cruelle Fée, abrege ou ma vie ou ma peine.
Tu m'avois donné la beauté :
De ce don je fus trop flatté ;

Mais hélas ! est-ce un crime à mériter ta haine ?
Qu'exige de moi ta rigueur ?
Sous ces traits tu veux que l'on m'aime ;
Et le charme est détruit, si malgré ma laideur,
Je puis toucher un jeune cœur ;
Mais peux tu l'espérer toi même ?
Pour commander aux élémens ;
Tu m'as bien donné ta puissance ;
L'amour est au dessus de tes enchantemens.

AIR.

Ah ! quel tourment d'être sensible,
D'avoir un cœur fait pour l'amour,
Sans que jamais il soit possible
De se voir aimer à son tour !
Je porte avec moi l'épouvante,
Et je ne répands que l'effroi.
La beauté timide & tremblante,
S'alarme & s'enfuit devant moi.
Ah ! quel tourment, &c.
Ce bon pere, à qui je commande
De me livrer sa fille aura t-il la rigueur
De m'obéir ? Pour moi c'est un nouveau malheur,
S'il fait ce que je lui demande.
J'aimerai ; mais puis-je à mon tour
Me faire aimer par la contrainte ?
La haine obéit à la crainte ;
L'amour n'obéit qu'à l'amour.
Que vois-je ? une jeune personne
Qui s'avance vers ce palais.

(*vivement.*)

Je reconnois son guide : oui, c'est lui, si j'allois
Au devant d'elle ? non... je brûle & je frissonne.
Cachons-nous ; tâchons de savoir
A quels plaisirs elle est sensible,
Et que son cœur, s'il est possible,
Se rassure avant de me voir. (*Il sort.*)

SCENE II.

ZEMIRE, ALI.

ALI.

Vous voilà ; je me sauve : adieu.

ZEMIRE.

Quoi !

ALI, *trouvant les portes fermées.*

Misérable !

C'est fait de moi tout est fermé.

ZEMIRE.

Ali, je te vois alarmé.

ALI, *à haute voix.*

Allons, rendons nous favorable
L'hôte charmant qui nous reçoit.
Avec plaisir chez lui, sans doute, il me revoit ;
Puisqu'il a la bonté de vouloir que j'y reste.
(bas.)
Pourquoi suis-je venu : complaisance funeste !

ZEMIRE.

Il est donc bien hideux ? bien effroyable ?

ALI, *à haute-voix.*

Non.

ZEMIRE.

Tu me l'as dit.

ALI, *de même.*

Moi ? Dieu m'en garde ?
On le croiroit d'abord ; mais plus on le regarde...
Il a l'air noble ; il est bien fait, dans sa façon.
Je n'ai pas trop vu son visage ;
Mais il est jeune, il est galant :
On a toujours assez de quoi plaire à son âge.
Du reste, il est riche, opulent ;
Il aime le bon vin : c'est d'un heureux présage,
Car toujours un buveur a le cœur excellent.
Courage ! allons, Mademoiselle,
Vous l'apprivoiserez : vous êtes jeune & belle.
Tenez vous droite en le voyant ;
Faites lui bien la révérence ;
Et de le trouver effrayant
Gardez vous d'avoir l'apparence :
Cela ne seroit pas honnête. Il vous dira...
Que sais je ? ce qu'il lui plaira.
Répondez lui d'un air... là... d'un ton qui le touche :
(bas.) Car il est tant soit peu farouche.
Mais sur-tout soyez mon appui ;
Et de me dévorer s'il avoit quelque envie,
Dites lui que j'aime la vie ;
Et faites bien valoir ce que j'ai fait pour lui.

ZEMIRE.

Sera-t-il long-tems invisible ?

ALI.

Ho ! non.

ZEMIRE.

Dans ſon palais tout me ſemble paiſible.
Vois ces livres, ce clavecin.

ALI.

Oui de galanterie avec vous il ſe pique.

ZEMIRE.

On diroit qu'il a ſu que j'aime la muſique.
Et qu'il veut m'amuſer.

ALI.

Vraiment! c'eſt ſon deſſein.

ZEMIRE.

Que vois-je? Ali, tiens, tu ſais lire;
Vois: *Appartement de Zémire.* *
C'eſt donc là qu'il veut me loger?
Ouvre.

ALI, *avec frayeur.*

Moi! c'eſt chez vous, Madame; ouvrez vous même.

ZEMIRE, *elle ouvre.*

Quel éclat, chér Ali! quelle richeſſe extrême.

ALI.

Il ne veut pas vous égorger.

DUO.

ZEMIRE.

Raſſure mon pere;
Dis lui qu'on n'a pas
Réſolu mon trépas.
Conſole mon pere;
Dis-lui que j'eſpere
Me revoir dans ſes bras.
Si dans ſon aſyle
Je le ſais tranquille,
Je ſuis ſans effroi.
Je dis en moi-même:
Il reſpire, il m'aime;
C'eſt aſſez pour moi.
C'eſt aſſez qu'il vive.
Qu'il oublie, hélas!
La pauvre captive,
La pauvre captive
Ne s'en plaindra pas.

ALI, *cherchant à s'échapper.*

Oui, mais comment faire!
On arrête mes pas.
Ne voyez-vous pas:
Hélas! pour vous plaire
Je me vois dans ces lacs.
Dans notre humble aſyle;
J'étois ſi tranquille!
J'étois ſans effroi.
Celui qui vous aime,
Ne peut-il de même
Vous aimer ſans moi?
Que veut-il de moi?
Ne peut-il vous aimer ſans moi?
Soyez ſa captive,
Pourvu que je vive
Je ne m'en plains pas.

AZOR, *ſans ſe montrer.*

Eſclave, éloigne-toi. Laiſſe-là dans ces lieux.

(Les portes s'ouvrent.)

ALI, *en s'enfuyant.*

Ah! je ne demande pas mieux.

* *Ces mots ſont écrits ſur une porte.*

SCENE III.

ZEMIRE, *seule.*

ME voilà seule... allons. Il va venir. Qu'il vienne...
Le cœur me bat... Hé bien ? quelle peur est la mienne ?
Mon pere n'est plus en danger ;
Je ne crains plus que pour moi-même.
Le ciel protégera l'innocence qu'il aime.
J'ai rempli mon devoir & mon sort peut changer.

SCENE IV.

ZEMIRE, TROUPE DE GENIES.

(Danse des Génies qui rendent hommage à ZEMIRE.)

ZEMIRE.

MAis quelle Cour brillante autour de moi s'empresse ?
Est-ce à moi que cela s'adresse ?
Sur ce trône de fleurs voudroit-on m'élever ?
En vérité je crois rêver.

(Les Génies des Arts font la cour à ZEMIRE.)

SCENE V.

ZEMIRE, AZOR.

ZELMIRE, *tombant évanouie dans les bras des Fées.*

O Ciel !

AZOR.

De ma laideur effet inévitable !
Zémire ! ah ! revenez de ce mortel effroi.
Je parois à vos yeux un monstre épouvantable ;
D'un pouvoir ennemi tel est l'injuste loi ;
Mais hélas ! sous ces traits, s'il vous étoit possible
De lire dans mon cœur ! il est tendre & sensible,
Ne me regardez pas, Zémire ; écoutez moi,

(Il fait signe aux Génies & aux Fées de s'éloigner.)

ZEMIRE.

Tout mes sens sont glacés, à peine je respire.

AZOR, *à ses genoux.*

Et quelle frayeur vous inspire
Le déplorable Azor, tremblant à vos genoux ?

ZEMIRE

ZEMIRE, *le regarde.*

Ah !... Je me meurs. Eloignez-vous.
Si vous ne voulez que j'expire.

AZOR, *se releve.*

Vivez. C'eſt à moi d'expirer,
Si vous refuſez de m'entendre.

ZEMIRE, *à part.*

Comme il a l'air craintif! quelle voix douce & tendre !
(*d'un air timide.*)
N'allez-vous pas me dévorer ?

AZOR.

Qui ? moi ! je veux paſſer ma vie
A vous plaire, à vous adorer.
De vous faire aucun mal je n'eus jamais l'envie.

ZEMIRE, *se releve.*

Je commence à me raſſurer.

AZOR.

AIR.

Du moment qu'on aime,
L'on devient ſi doux !
Et je ſuis moi-même
Plus tremblant que vous.
Hé quoi ! vous craignez
L'eſclave timide
Sur qui vous régnez !
N'ayez plus de peur :
La haine homicide
Eſt loin de mon cœur.
Du moment, &c.

ZEMIRE, *à part.*

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Quelle figure horrible ! & quel charmant langage !
Non, cette voix là ſurement
N'annonce pas un cœur ſauvage !
Et ſa laideur ſans doute eſt un enchantement.

AZOR.

Je ſuis donc bien épouvantable !

ZEMIRE.

Mais... vous n'êtes pas beau.

AZOR.

Vous me haïſſez ?

ZEMIRE.

Non :
Quand on n'eſt pas méchant on n'eſt point haïſſable.

AZOR.

Et ſi j'ai ſous ces traits un cœur ſenſible & bon.

ZEMIRE.

Je vous plaindrai.

AZOR.

Zémire il est trop véritable.
Plaignez moi : l'on ne peut avoir,
Sous des traits plus hideux, un naturel plus tendre.

ZEMIRE.

Hélas ! j'oublie à vous entendre,
La peur que j'avois à vous voir.

AZOR.

Oui, Zémire, vous êtes Reine
De ce palais, & de mon cœur.
Parlez, commandez en vainqueur,
Ici tout reconnoît votre loi souveraine.
Ici mille innocens plaisirs
Charmeront votre solitude.
Vous avez des talens, & vous aimez l'étude ;
Voilà de quoi sans cesse occuper vos loisirs.
Les beaux arts, la riche nature,
Des jardins émaillés des plus vives couleurs,
Les oiseaux, les fleurs.

ZEMIRE.

Ah ! les fleurs !

AZOR.

Vous en aimerez la culture.
Si quelquefois, par grace, à vos amusemens,
Vous daignez consentir que l'amitié se joigne,
Vous lui ferez passer de bien heureux momens !
Si vous voulez qu'elle s'éloigne,
Je m'en refuserai les tendres mouvemens.

ZEMIRE.

Mais mon pere, mes sœurs ?

AZOR, *vivement.*

Je suis riche ; & j'espere,
A force de bienfaits, consoler votre pere.
Qu'il forme des souhaits, je les accomplirai :
Je doterai vos sœurs, je les établirai.
Ils ont perdu leurs biens ; je les en dédommage.
Et ceux dont je les comblerai
Seront encore un foible hommage,
Trop peu digne de celle à qui je les rendrai.

ZEMIRE.

Mais... Vous m'attendrissez on ne peut davantage.

AZOR.

Ah Zémire !

ZEMIRE.

A vous voir j'accoutume mes yeux.

AZOR.

Hé bien, commencez donc à vous plaire en ces lieux ;
Vous chantez, je le fais, vous chantez à merveille.
En parlant votre voix touche, émeut tous mes fens ;
Ah ! quel charme pour mon oreille,
D'entendre éclater vos accens !

ZEMIRE.

Si vous defirez que je chante,
Je chanterai.

AZOR.

Quelle bonté touchante !

ZELMIRE. Air.

La fauvette avec fes petits,
Se croit la reine du boccage :
De leur réveil par fon ramage,
Tous les échos font avertis.
Sa naiffante famille
Autour d'elle fautille,
Voltige & prend l'effor ;
Raffemblés fous fon aîle,
De leur amour pour elle,
Elle jouit encor.
Mais par malheur
Vient l'oifeleur,
Qui lui ravit fon efpérance.
La pauvre mere, elle ne penfe
Qu'à fon malheur.
Tout retentit de fa douleur.

AZOR.

Vos chants pour moi font une plainte.
Hélas ! je ne puis réuffir
A calmer les regrets dont votre ame eft atteinte.
Ne puis-je au moins les adoucir.

ZEMIRE.

Vous le pouvez.

AZOR.

Comment ? parlez : que faut-il faire ?

ZEMIRE.

Me laiffer voir encore & mes fœurs & mon pere.

AZOR.

Autant que je le puis je vais vous obéir ;
Et vous m'en punirez peut-être.
Dans un tableau magique ils vont ici paroître ;
Mais fi vous approchez, tout va s'évanouir.

SCENE VI.

AZOR, ZEMIRE *sur le Théâtre*, SANDER, FATME, LISBÉ, *dans le Tableau.*

ZEMIRE.

AH, mon pere, ah, mes sœurs!... hélas! comme il est triste!
Il pleure. Sa douleur résiste
Au soin que leur amour prend de le consoler.
Il me cherche des yeux, il semble me parler.
Ses bras vers moi semblent s'étendre,
— Ah! si je pouvois y voler!
Si du moins il pouvoit m'entendre!

AZOR.

Cela n'est pas possible.

ZEMIRE.

Et moi, ne puis-je pas
L'entendre lui-même?

AZOR.

Ah, Zémire!
Que me demandez-vous?

ZEMIRE.

A ce que je desire
Vous vous refusez.

AZOR.

Non. Mais je suis sûr, hélas,
Qu'en vous obéissant je me trahis moi-même.
Leurs plaintes vont me rendre odieux, je le vois;
Mais vous le voulez, je vous aime;
Vous allez entendre leur voix.

SANDER, FATMÉ, LISBÉ.

TRIO, *en sourdine.*

SANDER.

Ah! laissez-moi, laissez-moi la pleurer.
A mes regrets laissez-moi me livrer.

FATMÉ ET LISBÉ.

Mon pere, hélas! cessez de la pleurer.
A vos regrets cessez de vous livrer.

SANDER.

Qui m'aimera jamais comme elle?

LISBÉ.

Ce sera moi.

FATMÉ.

Ce sera moi.

SANDER.

Qui me rendra ce tendre zele.

LISBÉ.

Ce sera moi.

FATMÉ.

Ce sera moi.

Croyez la voir.

SANDER.

Oui, je la voi.

Je crois l'entendre qui m'appelle.

LISBÉ ET FATMÉ.

Nous vous aimons.

SANDER.

Je le sais bien.

Mais ma Zémire!

Ah! ma Zémire,

Revien, revien!

Sans toi j'expire.

Revien, revien!

FATMÉ ET LISBÉ.

Sans toi, Zémire,

Ton pere expire.

Revien, revien!

ZEMIRE, *se précipitant vers le Tableau.*

Ah, mon pere! (*Tout disparoît.*)

SCENE VII.

ZEMIRE, AZOR.

ZEMIRE, *à Azor.*

AH, cruel!

AZOR.

Je vous l'avois prédit:

Vous même avez détruit le charme.

ZEMIRE.

L'état de mon pere m'alarme.

Laissez-moi l'aller voir.

AZOR.

Qu'ai-je fait!

ZEMIRE.

Il languit,

Il s'afflige, il se désespere.

Ah! laissez-vous toucher par les larmes d'un pere.

AZOR.

Non, cessez, Zémire, cessez.
Je vous aime; & je meurs si vous m'êtes ravie.

ZEMIRE.

Pour rassurer mon pere & lui rendre la vie,
Une heure, un moment, c'est assez.

AZOR.

Ah! quel est sur moi votre empire!
Allez, allez le voir ce pere tant aimé:
Rassurez son cœur alarmé:
Dites-lui que pour vous, que par vous je respire;
Que je vous suis soumis; que vous m'avez charmé;
Mais, Zémire, je vous conjure
De revenir.

ZEMIRE.

Je vous le jure.

AZOR.

Regardez le soleil prêt d'achever son tour.
Si je le vois coucher avant votre retour,
Dès ce moment je désespere,
Je finis mon malheureux sort,
Et vous direz à votre pere:
» Il n'est plus; j'ai causé sa mort.

ZEMIRE.

Moi! causer votre mort: j'en serois bien fâchée!
Non, vous avez tant de bonté,
Et mon ame en est si touchée,

(*à part.*)

Que pour vous... Ah! le sort lui devoit la beauté.

AZOR.

Il dépendra de vous d'en réparer l'injure,
Je vous remets ma vie & ma félicité.
Allez. Si vous êtes parjure,
Je ne punirai point votre infidélité.
Cet anneau vous rend libre. En le portant, Zémire,
Vous n'êtes plus en mon pouvoir?
Et je vous le confie.

ZEMIRE.

O bonté que j'admire!

AZOR.

Mais si vous voulez me revoir?
Quittez-le; & dans l'instant vous me serez rendue.

ZEMIRE.

Cette confiance m'est due;
Et j'en mériterai ce gage en le quittant,

AZOR.

Adieu. N'oubliez pas celui qui vous attend.

(Le Théâtre change & représente la maison de SANDER. *)*

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SANDER, ALI.

SANDER, *assis, appuyé tristement sur une table.*

QUel malheur est le mien !

ALI, *effrayé.*

Ah, Monsieur !

SANDER.

Qu'est-ce encore ?

ALI.

Dans l'air....

SANDER.

Hé bien dans l'air ?

ALI.

J'ai vu...

SANDER.

Quoi ?

ALI.

Je l'ignore.

AIR.

J'en suis encor tremblant.
C'est comme un char volant ;
Ou bien c'est un nuage.
Non c'est un char brûlant,
Volant
Sur un nuage ;
Je l'ai bien vu ; J'en suis transi ;
J'ai peur qu'il ne descende ici.
A l'équipage
Sont attelés
Deux beaux serpens aîlés.
De leurs gueules béantes
N'ai-je pas vu les dents ?

Leurs prunelles brûlantes
Sont deux charbons ardens.
J'en fuis encor tremblant.
C'eft comme un char volant,
Ou bien c'eft un nuage.
Non, c'eft un char brûlant,
Volant fur un nuage.
Ou bien peut être ce n'eft rien.
Quand on a peur, on n'y voit pas fi bien.

SANDER.

Et que me fait à moi, ce char, ou ce nuage ?

ALI.

Ho ! rien. Mais c'eft encor là
Quelqu'un de ces Meffieurs-là,
Qui pour fon plaifir voyage.

SCENE II.

ZEMIRE, FATMÉ, LISBÉ, SANDER, ALI.

FATMÉ, LISBÉ.

Voilà ma fœur.

ZEMIRE.

Mon pere !

SANDER.

Ah ! ma fille, eft-ce toi ?
Eft-ce bien toi que je revoi !

ZEMIRE.

C'eft Azor, c'eft lui qui m'envoie.
Il permet que je vous revoie :
Il n'a pu me le refufer.
Je n'ai qu'un moment ; je l'emploie,
Mon pere, à vous défabufer.
Ceffez de gémir & de craindre :
Avec lui je fuis moins à plaindre,
Oui, bien moins que vous ne croyez.
Il a pour moi, vous le voyez,
Les foins les plus touchants, l'amitié la plus tendre.
Il fe prive de moi : c'eft un penible effort !
Et je fens tous les maux qu'il éprouve à m'attendre.

SANDER.

Quoi !

ZEMIRE.

Si je différois, je cauferois fa mort.
Ne vous affligez plus, mon pere fur mon fort.
Je fuis heureufe. Adieu.

SANDER.

SANDER, *vivement.*

Ciel ! que viens-je d'entendre !
Ma fille tu veux me quitter !

ZEMIRE.

J'ai promis, il m'attend ; & je dois m'acquitter.

SANDER.

Cruelle enfant ! tu veux abandonner ton pere !
Tu ne sais pas les maux que tu m'as fait souffrir.

ZEMIRE.

Pour vous sauver j'ai dû m'offrir ;
Mais au lieu d'un Maître sévere,
Je trouve un ami généreux.
Non, il n'est pas méchant, il n'est que malheureux.

SANDER.

Tu le plains !

ZEMIRE.

Hélas ! il me semble
Qu'il n'étoit pas né ce qu'il est.
Tenez, quand nous sommes ensemble,
On diroit que c'est lui qui tremble,
Qu'il est perdu s'il me déplaît.

SANDER.

Doux & timide en apparence,
Dans le piege il veut t'engager ;
Et tu n'en vois pas le danger.

ZEMIRE.

Non, mon pere ; j'ai l'assurance
Qu'il me chérit de bonne foi.

SANDER.

Ma fille, je sais mieux que toi
Quelle est sa coupable espérance.

ZEMIRE.

Il veut vous combler de bienfaits.

SANDER.

Qu'il garde ses biens que je hais ;
Et qu'il n'attende rien de ma reconnoissance.
Mes biens à moi sont mes enfans.
Rien au prix de leur innocence.

ZEMIRE.

Vous l'outragez, mon pere.

SANDER.

Et toi tu le défends !
Quel sentiment pour lui dans ton ame s'éleve ?

ZEMIRE.

La pitié.

SANDER.

Malheureuſe ! acheve.

Par ſes enchantemens il t'aura ſu toucher.

Il t'intéreſſe !

ZEMIRE.

Hé oui, mon pere, il m'intéreſſe.

SANDER.

Il aura ſurpris ta tendreſſe.

ZEMIRE.

Oui, ſon ſort m'attendrit : je ne puis le cacher.

SANDER.

Quoi, ce monſtre !

ZEMIRE.

Daignez m'entendre, & ſoyez Juge.

Seule, ſans appui, ſans refuge,
Il me tenoit en ſon pouvoir.
J'ai deſiré de vous revoir ;
Il l'a permis : c'eſt peu : vous allez voir s'il m'aime.
Il me rend libre ; il veut lui-même
Que de moi ſeule ici dépende mon deſtin.
Il mourra ſi je l'abandonne ;
Et j'en ai le pouvoir : c'eſt lui qui me le donne ;
En voilà le gage certain.

(Elle lui montre l'anneau.)

SANDER.

Cet anneau ?

ZEMIRE.

Cet anneau me rend indépendante.

SANDER.

Du pouvoir du génie ?

ZEMIRE.

Et de ſa volonté.

SANDER.

Je reſpire. Ah ! ma fille !

ZEMIRE.

Eſt ce de ſa bonté
Une preuve aſſez éclatante ?

SANDER.

Ce n'eſt donc que moi déſormais,
Que peut menacer ſa colere ?
Garde toi de quitter cet anneau.

ZEMIRE.

Quoi, mon pere !

Vous voulez !

SANDER.

Garde toi de le quitter jamais.

ZEMIRE.

Et celui qui m'attend, ce malheureux qui m'aime,
Je l'aurai donc trahi ? j'aurai fait son malheur ?
Ah ! plutôt, laissez-moi devoir tout à lui-même.
S'il est sincere & bon, j'attends tout de son cœur.
S'il est méchant, s'il a pu feindre,
Et s'il a voulu m'éprouver,
Pour vous, en l'offensant, que n'ai-je pas à craindre,
Mon pere ? & de vos bras s'il venoit m'enlever !

SANDER.

Qu'il vienne.

ZEMIRE.

Laissez-moi, laissez-moi vous sauver.

DUO.

ZEMIRE.

Ah ! je tremble. Quelles armes
Opposer à son pouvoir ?

SANDER.

Mes pleurs, mes cris sont les armes
Que j'oppose à son pouvoir.

ZEMIRE.

Non, vous n'avez plus d'espoir,
Plus d'espoir que dans mes larmes.

SANDER.

La nature au désespoir,
S'expose à tout sans alarmes.

ZEMIRE.

Ah ! je tremble. Quelles armes
Opposer à son pouvoir ?

SANDER.

Mes pleurs, mes cris sont les armes
Que j'oppose à son pouvoir.

ZEMIRE.

Ah ! mon pere !

SANDER.

Je suis pere.

ZEMIRE.

Si jamais je vous fus chere,
Laissez-moi fuir ce séjour.

FATMÉ ET LISBÉ.

Que ne puis-je à sa colere
Aller m'offrir à mon tour !

SANDER.

Et ma fille m'est plus chere
Que la lumiere du jour.

ZEMIRE.

Lui-même en ces lieux peut-être

Va paroître.
Ah! laissez-moi,

SANDER.

Qu'il paroisse,
Ma tendresse
Ne me laisse
Aucun effroi.

ZEMIRE.

Ma craintive obéissance
Peut désarmer sa rigueur.
La jeunesse & l'innocence
Ont bien des droits sur un cœur!

LISBÉ ET FATMÉ.

La craintive obéissance, &c.

SANDER.

J'obtiendrai par ma constance,
Qu'il te rende à ma douleur?
Et si ma douleur l'offense,
Qu'il me déchire le cœur.

ZEMIRE.

Ah! je tremble. Quelles armes.
Opposer à son pouvoir, &c.

FATMÉ ET LISBÉ.

Ah! je tremble, &c.

SANDER.

Mes pleurs, mes cris sont les armes
Que j'oppose à son pouvoir, &c.

ZEMIRE, *jettant l'anneau.*

Mes sœurs, consolez mon pere.

SANDER.

Ma fille! elle échappe à mes yeux!

FATMÉ ET LISBÉ.

Mon pere!

SANDER.

Laissez-moi. Le jour m'est odieux.
Je veux sur moi du monstre attirer la colere.
(Le Théâtre change & représente une partie des jardins d'Azor. C'est un endroit sauvage, ou une grotte.)

SCENE III.

AZOR, *seul.*

RECITATIF *obligé.*

LE soleil s'est caché dans l'onde;
Et Zémire ne revient pas!

J'ai tout perdu que fais-je au monde ?
Zémire m'abandonne ; elle veut mon trépas ?

AIR.

Toi Zémire, que j'adore,
Tu m'as donc manqué de foi !
Et pourquoi vivrois-je encore ?
Je n'inſpire que l'effroi.
Le jour eſt affreux pour moi.
Ah ! dans ma douleur extrême
Si je voulois me venger !...
Qui ? moi ! punir ce que j'aime !
C'eſt un crime d'y ſonger.
Non je ne puis me venger.
Mon ſort s'accomplit, je ſuccombe.
Cette grotte ſera ma tombe.
C'eſt trop ſouffrir ;
Il faut mourir.

(*Il tombe dans la grotte.*)

SCENE IV.

AIR.

ZEMIRE, *ſeule.*

AZor ! en vain ma voix t'appelle.
L'écho des bois
Répond ſeul à ma voix.
Revois Zémire. Elle eſt fidelle.
Elle conſent à vivre ſous tes loix.
Azor ! envain ma voix t'appelle,
Hélas ! plus que moi-même :
Je ſens que je t'aimois :
Et dans ce moment même,
Plus que jamais,
Je t'aime, Azor, je t'aime...

(*Le Théâtre change, & repréſente un Palais enchanté. AZOR y paroît ſur un trône dans tout l'éclat de ſa beauté.*)

SCENE V.

ZEMIRE, AZOR.

AZOR.

ZEmire !

ZEMIRE.

Azor !... ô Ciel ! où ſuis-je?

AZOR.

Aux vœux d'Azor
Le ciel vous rend plus belle encor.

ZEMIRE.

Qui ? vous, Azor ! est-il croyable.

AZOR.

Oui, je suis ce monstre effroyable
Que, malgré sa laideur vous n'avez point haï.
Mais vous rompez le charme, il est evanoui.
C'est vous qui me rendez à mon peuple, à moi-même.
Le trône où je remonte, est un de vos bienfaits.
Venez y prendre place, & que le diadême
Soit pour vous le moins cher des dons que je vous fais.

ZEMIRE.

Quel bonheur ! quel prodige ! & c'est moi qui l'opere !

AZOR.

Pour vous la Fée, en sa colere,
Se laisse à la fin désarmer.

ZEMIRE.

Ah ! que je vous ai plaint !

AZOR.

Sa rigueur trop sévere
M'avoit laissé, Zémire, un cœur pour vous aimer.

ZEMIRE.

Et c'étoit assez pour me plaire.
Achevez, rendez moi mon pere.

AZOR.

Vous l'allez voir.

ZEMIRE.

Je vais le voir.

AZOR.

Vous allez être en son pouvoir.

SCENE VI.

ZEMIRE, AZOR, LA FÉE, *ramenant* SANDER, FATMÉ LISBÉ, & ALI.

LA FÉE, *sans se montrer.*

Pere vertueux & sensible,
Revois ta fille.

ZEMIRE, *se jettant dans les bras de son pere.*

Ah !

AZOR, *à Sander.*

Tu me vois

Comme elle soumis à tes loix.

ZEMIRE, *à son pere.*

C'est Azor.

SANDER.

Je sais tout.

ZEMIRE.

Serez vous inflexible ?

AZOR.

Pardonne, hélas ! sois généreux,
Et plus heureux, s'il est possible,
Que tu n'as été malheureux.

ZEMIRE, *suppliante.*

Mon pere !

AZOR.

Oui, de toi-même il faut que je l'obtienne.
Ta fille t'est rendue ; & de ta volonté
Dépendra ma félicité ;
Je n'ose dire encore, la sienne.

SANDER.

Ah ! faites son bonheur ; & quoiqu'il m'ait coûté,
Croyez-vous que je m'en souvienne ?

SCENE DERNIERE.

LA FÉE, SA COUR, ET LES PRÉCÉDENS.

LA FÉE.

AZor tu vois que la bonté.
A tous les droits de la beauté.
Sur les cœurs étends son empire ;
Et que sous ma loi
Tout ce qui respire,
Adore Zémire,
L'adore avec toi.

La Cour de la Fée célebre l'hymen d'Azor & de Zémire.

(LE BALLET COMMENCE.)

DUO.

ZEMIRE ET AZOR.

Amour ! amour . quand ta rigueur.
Met à l'épreuve un jeune cœur.
A quelles peines tu l'exposes !
Qui mieux que moi saura jamais
Quels sont les maux que tu nous causes,
Quels sont les biens que tu nous fais ?

SEXTUOR.

Ah ! le beau jour !
Rendons grace,
Rendons grace à l'amour.
De nos malheurs plus de trace.
Ils sont passés sans retour.
Ah ! le beau jour !
Rendons grace,
Rendons grace à l'amour.

ZEMIRE ET AZOR.

Vous plaire est mon seul desir.
Vous rendre { heureux fait ma gloire. / heureuse fait ma gloire.

SANDER, FATMÉ, LISBÉ, ALI.

J'ai peine encore à le croire.

TOUS ENSEMBLE.

Que de gloire & de plaisir !
Ah ! le beau jour !
Rendons grace,
Rendons grace à l'amour.

LE BALLET TERMINE LE SPECTACLE.

FIN.